Case
FRC -
1751

LES CHEFS

DES JACOBITES

AUX FRANÇOIS.

MH W 3328

THE NEWBERRY
CHICAGO

LES CHEFS
DES JACOBITES
AUX FRANÇOIS.

Du 16 fevrier 1789, au petit Club, rue basse du rempart.

D'HEUREUX succès couronnans de criminels complots, l'assemblée nationale marche à grands pas à la dissolution de la monarchie, et à la banqueroute. De toutes parts, on renvoye, par la poste, les lettres d'adhésion et de remerciemens fabriquées aux Jacobins, envoyées, par eux, aux provinces, et renvoyées par les dociles provinces à l'auguste assemblée. Mais, au milieu de ses triomphes, le cri des victimes vient importuner sa constante sérénité. Elle veut bien, dans sa clémence tolérer ces cris de douleur, quoique le respect qui lui est dû, exigeât, de la part de

ceux qu'elle égorge, une mort silentieuse ; quoique convaincue qu'elle doit régénérer l'empire dans un bain de sang. Elle veut bien ne pas dénoncer à son comité des recherches, ces clameurs insolentes, et permettre à chaque françois de rendre à son gré le dernier soupir.

Sylla, étant au sénat, faisoit égorger six mille Romains ; leurs gémissemens furent entendus de l'auguste assemblée ; elle s'en emeut ; Sylla toujours clément les tranquilise : rassurez-vous, pères conscrits, leur dit-il, ce sont des romains qu'on régénère. Nous imiterons Sylla : mais, craignant enfin que ces douleurs expansives ne puissent émouvoir vos ames, nous allons vous apprendre le bien que nous vous avons fait, et celui que nous voulons encore vous faire.

Foibles et timides françois, dans vos assemblées baillagères, vos tremblantes mains guidées encore par ce gothique amour pour vos rois, et ce superstitieux respect pour la religion de vos pères, avoient allié la liberté publique avec l'existence du trône, et affermi la pureté du culte, en supprimant les abus. Vos cahiers contenoient, non une constitution nouvelle, mais une constitution presque semblable à celle des anglois, à celle de ce peuple esclave, qui se déshonore par sa lâcheté, qui s'avilit par son indigence, et dont

l'énergie s'est flétrie au pied du trône de ses rois. Dans votre imbécille simplicité, vous osez commander à vos délégués une servile obéissance à vos mandats, qui vous eussent rendus heureux, mais ce bonheur n'eut pas assuré le nôtre. Dans cette position cruelle, liés à vos mandats par leurs fermens, mais élevés par leur rapprochement à de plus hautes pensées; associés à des complots d'une telle profondeur, qu'il vous est encore impossible de voir et le but, et le terme de nos décrets, vos députés froissés entre les intérêts des complots, dont ils étoient les complices, et vos ordres dont ils étoient les porteurs, se trouvoient réduits à l'impuissance; un apôtre s'élève au milieu de l'assemblée, qui, dès son enfance, dégagé de ces préjugés d'honneur, de vertu, de conscience, développe à vos députés, les principes régénérateurs d'une doctrine nouvelle. Il nous apprend que pour se régénérer, il faut quitter l'antique rouille des vieux principes, et que la religion du serment n'est que la croyance stupide de la timide innocence; que c'est en brisant ce frein ridicule qui enchaîne l'homme à sa foi, et appelle, en témoignage de sa fidélité, l'être immortel, qu'on s'élève tout d'un coup au-dessus des êtres vulgaires, et qu'on en impose aux hommes en leur annonçant que ceux qui se dégagent ainsi

de tout honneur, qui abjurent toute religion, qui honorent le parjure, et encensent la perfidie, ne peuvent plus être guidés par les opinions communes.

A cet éloquent discours, prononcé par M. l'évêque d'Autun, vos mandats sont anéantis avec nos sermens, et dégagés de vos importunes volontés, nous abordons la constitution, fortifiés par notre audace et rassurés par nos complots. Mais quelles effrayantes difficultés s'offrent à nous, dès le premier pas! Elles venoient toutes de vous.

Vous aimiez votre roi, vous respectiez ses vertus, vous unissiez au desir d'être libres, le desir si lâche de le devenir sans crimes; vous vouliez une monarchie, et vous vouliez en détruire les abus.

Mais si vous eussiez détruit les abus du gouvernement, en laissant exister la royauté, quelles eussent été les récompenses de cette foule de courtisans, qui, déserteurs du vieux despotisme, quand le despotisme penchoit vers sa ruine, n'étoient devenus les agitateurs de la liberté que pour se mettre à sa solde : vous vouliez donc l'impossible; car vous exigiez l'oubli de nos intérêts personnels, et le souvenir des votres. Dans cette position pénible, si on vous eut laissé à

vous-mêmes, tout étoit perdu. Il falloit allumer vos imaginations, égarer votre entendement, et vous jetter dans le délire, pour vous rendre fanatiques et cruels; votre fanatisme étoit nécessaire à nos projets, votre cruauté à notre existence; car il falloit effrayer nos adversaires, pour les rendre aussi vils, aussi lâches que nous. Pour opérer de tels prodiges, il ne suffisoit pas de les desirer, il falloit les payer. Il étoit aisé de les payer, mais il falloit payer celui qui alloit stipendier tous les crimes. Cet enchaînement de nécessités et d'obligations, nous conduisit au pied du trône, pour le renverser et y placer notre chef. Son élévation arrangeoit tous les intérêts, ses coopérateurs partageoient avec lui les dépouilles des vaincus, et vous étiez assurés de la liberté de les immoler et de les asservir sous le sceptre de votre nouveau maître.

Ce plan conçu et arrêté, il fallut ébranler vos têtes, et nous prononçâmes la déclaration des droits. Elle flattoit toutes les vanités; elle servoit tous les complots. Son obscurité salutaire étoit notre première victoire, et, sans la rage de nos ennemis, cette déclaration eût été un vrai chef-d'œuvre; chaque verset de ce pseaume eût été un oracle, que vous auriez reçu dans un

sens ; mais qu'un jour nous vous aurions expliqué dans un autre sens.

Les agitations, les discussions sur la déclaration des droits, avoient déja produit d'heureux effets ; mais la hardiesse de nos adversaires nous força à déployer notre puissance. Déja il n'étoit pas un seul brigand, dans le royaume, qui ne fut dans nos principes, comme dans nos intérêts. Déja nous avions déployé toute l'énergie de nos conceptions, en armant, en un même jour, toutes les villes du royaume ; mais toutes les villes armées eussent langui sous leurs drapeaux ; il étoit nécessaire de les occuper, et nous les employâmes à ravager les propriétés de nos ennemis.

Ainsi qu'il faut nourrir avec du sang les dogues que l'on prépare à dévorer les taureaux, de même nous plongeâmes dans le crime, les bras de nos satellites, pour affermir leurs ames, en les trempant dans le sang humain.

Aussi-tôt, les nouvelles des meurtres, des incendies s'accumulent autour de l'assemblée. Nos adversaires désolés jettent des cris d'horreur ; nous les écoutons avec le sourire de la puissance, et chaque crime nouveau rasséréne nos cœurs. L'effroi étoit à son comble, et le châtiment n'étoit pas encore porté.

Un châtiment, quand il a atteint le coupable, ne frappe plus son imagination. Ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Il nous falloit armer nos mains de la terreur d'un châtiment toujours en notre puissance, qu'on put étendre ou resserrer, au gré de notre colère ou de notre clémence. En cet état de cause, nos ennemis eurent l'audace de nommer un président qui nous déplaisoit. Ils eurent la honte de voir une minorité armée dompter la majorité, qui n'avoit pour elle que la loi, et Chapelier remplaça Thouret. Il étoit inconnu alors, ce Chapelier; mais maintenant, est-il un françois qui ne le connoisse? Ce souverain de l'assemblée-nationale, semblable au vieux de la montagne, gouverne l'empire par ses ministres, et ses ministres sont des assassins.

Sous cette présidence, fut portée à la propriété une atteinte si terrible, qu'elle prouva à nos ennemis, que nous traitions les propriétés comme nos sermens. Sûrs de vous plaire, parce que nous vous livrions les propriétés au pillage, nous ne voulûmes pas prononcer même sur les débris que nous conserverions, afin que la terreur de les perdre asservît la confiance de nos ennemis.

Ce GRAND ŒUVRE OPÉRÉ, nous marchâmes à la constitution; nous repoussâmes toute division

du corps législatif, parce qu'enfin, puisqu'il faut vous le dire, il vous faut des maîtres et non des représentans.

Nous renversâmes tout ce qui existoit au milieu de vous, et nous nous attachâmes sur-tout à miner le crédit public, toujours en promettant aux créanciers la garantie de notre loyauté et de nos sermens.

Quels étoient nos projets? Ils n'étoient autres que de faire de la banquetoute ce que nous en ferons encore, le fléau du trône et de nos ennemis.

La banqueroute armera, le jour où elle sera prononcée, un million de bras désespérés. Il ne faut que les diriger.... Entendez-vous, peuple stupide? Il ne faut que les diriger. Au milieu de ce grand ouvrage, le trône, attaqué de toutes parts, restoit immobile. Votre stupide attachement l'élevoit encore au-dessus de nos décrets. Nous prévîmes l'impossibilité de le renverser dans votre opinion, s'il ne l'étoit phisiquement. Cette cruelle découverte exigeoit que nous courussions de grands hasards, mais malgré la miraculeuse poltronerie de notre chef, il fallut hasarder les journées des cinq et six octobre. Ah! quel jour! quelle énergie déployèrent Mirabeau, Barnave, Chapelier, Duport,

l'évêque d'Autun & vous aussi illustre Chasse-bœuf de Volney (1) et tant d'autres ! Qui n'eût cru au succès d'une si savante manœuvre ? croyez en vos vrais amis. Tout nous servoit en ce jour, nous ne trouvâmes d'obstacles nulle part que dans la volonté de ce dieu que nous haïssons et qui déjoue nos complots. Dès les huit heures du matin, le six octobre, nous prévîmes que le trône porteroit encore son vrai maître. Leur main se glaça, il s'échappa de leurs bras éton-

---

(1) Quel citoyen que M. Chassebœuf de Volney ! Il incendie l'Anjou, porte la torche en Bretagne, conspire dans l'assemblée. Jamais Richelieu, quand il renversa l'Autriche et asservit la France n'eût l'air plus capable, plus profond, plus important. A quoi ont abouti tant de hauts faits ? *O tempus o mores* ! Chassebœuf de Volney, de tribun du peuple, est devenu intendant en Corse avec 12000 liv. d'appointemens, 6000 liv. de gratifications et 4000 liv. pour frais de voyage. Encore, a t-il fallu, après avoir vendu sa réputation, car il ne pouvoit pas vendre son honneur, perdre toutes ses places ; il a fallu se démettre, rester dans l'assemblée couvert de honte, de boue et de mépris, et y être déchiré par ses regrets, lors même qu'il étoit parvenu à ne plus éprouver de remords.

nés .... Que faire alors ? Désespérés, mais non pas abattus, il fallut changer, en un moment, nos projets et nos plans; et forcés de le laisser vivre, il fallut lui préparer une mort politique, lente, igniominieuse, il fallut qu'il survécut à la royauté, puisque le ciel ordonnoit que quelqu'événement qui arrivât, la royauté survécut au roi.

Dès lors, se prépara l'igniominieuse translation du roi à Paris, précédée de la tête de ses défenseurs et entouré de ses bourreaux; il fut traîné dans sa capitale.

Il étoit essentiel de l'y fixer, pour y accomplir l'œuvre de son avilissement en présence de son peuple, il y fut fixé, dépouillé de ses gardes, gardé par ses géoliers, forcé de les respecter, de les honorer pour assurer son existence, celle de sa femme et celle de son fils. C'en étoit assez pour notre vengeance, c'en fut trop peu pour nos projets. Dés lors, la division se glissa parmi nos chefs, et le duc d'Orléans prit la fuite.

Alors, il fallut renoncer à la gloire de vous donner un maître, il fallut renoncer aux récompenses promises, se contenter de celles déjà reçues et travailler sur de nouveaux plans.

Ce fut un grand malheur pour vos intérêts que la ruine de ce premier plan si simple et à

la fois si vaste, qui plaçoit le crime où il devoit être, et en le couronnant, faisoit de l'honneur de le servir, la récompense de ses complices et assuroit leur bien-être, sans qu'il fut à charge à l'état.

Forcés de renoncer à cet espoir, chacun de vos amis fut contraint de songer d'abord à sa propre fortune, et au lieu de se nourrir d'ambition de penser à sa sûreté.

Votre aveuglement jusqu'ici, a fait notre gloire et notre sécurité. *Nous périssons, si tout ne périt.* Telle est notre maxime et d'après cela, il fallut agir.

L'éloquent évêque d'Autun avoit déjà prouvé que le prêt à usure fait à l'état, étoit un prêt légitime.

Il prouva encore que tout capitaliste étoit sacré et que l'impôt ne pouvoit ni ne devoit l'atteindre; que c'étoit à vous seuls propriétaires stupides à le supporter.

Ces premières basés posées, il s'agissoit de les mettre en œuvre et de débarrasser vos amis d'une foule d'effets royaux discrédités et prets à s'évanouir.

Dès lors † Jud... Isc... évêque d'Autun dénonça le clergé et le dévoua à la cupidité de vos serviteurs.

Vous savez quel a été le succès de cette attaque. Les propriétés du clergé furent envahies, et nos effets royaux changés en assignats, nous procureront les biens destinés aux pauvres et aux autels.

Une vue plus profonde encore que celle de l'intérêt, nous guide. C'est l'anéantissement du culte, il n'en faut point. De même que vos volontés sont libres, de même nous affranchirons vos ames. Il faut, pour avilir le culte, multiplier les cultes et appauvrir les ministres des cultes, et bientôt le roi déclaré chef de toutes les religions, toutes les religions étant tolerées, chacun payera son culte comme il paye son cordonnier : qui voudra une messe, fera venir un prêtre ; qui aimera un prêche fera venir un ministre ; qui ne voudra plus de prépuce enverra chercher un rabbin. Tels sont les biens à venir que vous procurera l'avilissement du clergé.

Menacés au milieu de nos succès par les murmures de nos provinces, nous vîmes notre ruine dans leur réunion. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il fallut étonner votre lâcheté : nous vous défendîmes de vous assembler. Surpris de voir vos députés devenus vos maîtres, vous obéîtes et nous apprîmes à vous connoître.

L'autorité d'un parti s'évapore, si elle n'est concentrée ; une majorité incohérente et lâche nous gênoit; nous résolûmes de l'abattre, en réunissant nos forces, et aussi-tôt nous formâmes le fameux congrès des Jacobins. Là fut emparquée la troupe moutonnière de nos séides et de nos prolétaires. Là fut desireux d'être admis tout ce qui voulut être distingué. Un club secret formé rue basse du rempart, et où les chef seuls de ces conjurés imbécilles se réunissent, imprime sa volonté à ce congrés ; l'effet en fut prodigieux, et dès ce moment le sceptre du pouvoir a passé dans nos mains.

Sortis de notre coalition, un nouveau, danger vint nous ménacer. Le torrent des écrits vint nous atteindre, et nos crimes dévoilés pouvoient vous désiller les yeux. La captivité du roi, sa constante obéissance, la machinale sanction; tout cela étoit représenté avec une telle vérité, que nous vîmes renaître un nouveau danger de cette même liberté de la presse, qui nous avoit si bien servis.

Dès-lors il fut résolu, que le roi viendroit dans l'assemblée., y démentir à la face de l'univers la vérité des faits, qui nous pressoit de toutes parts. Il résista à ce nouvel outrage; mais il ne put nous fléchir. Seulement il rendit sanglante une dé-

marche, que nous eussions tolérée, qui fut faite sans violence.

Voyant sa répugnance, nous rallumâmes nos flambeaux. La Bretagne, le Quercy, le Rouergue, le Perigord, le bas Limousin furent couverts de nos crimes.

A ces premiers massacres nous joignîmes des menaces directes, et le roi vint au milieu de nous.

Cette démarche remplit toutes nos vûes; si elle vous persuade qu'il est libre, vous aurez la foi à nos décrets.

S'il est captif elle l'avilit, et nous prépare la possibilité de vous en priver un jour sans danger, et sans regret.

Alors fut décrétée cette *adresse* du onze février.

L'évêque d'Autun la rédigea; lisez et vous verrez avec quel talent Champfort la composa; l'évêque la publia, et nous vous l'adressâmes: par le mérite des ouvriers, jugez l'excellence de l'œuvre.

L'abbé de Périgord agent du clergé, trahit le clergé, et fit de sa place un bureau d'agiotage; bas valet de Calonne, il lui livra les secrets du clergé, et devint son stipendiaire.

Devenu évêque, vous avez vu sa conduite; jugez par là de son caractère.

Champfort, ignoré jusqu'à ce que M. de Vaudreuil le protégeât, se voua à la servitude, quand les grands nourrissoient leurs esclaves.

Logé chez Vaudreuil, payé par Calonne, payé par les Polignacs, il sortit prudemment de chez son maître, quand ses créanciers l'en chassèrent.

Dès lors devenu populaire, il prétend que son séjour chez Vaudreuil étoit le séjour de Platon à la cour de Denis, et toujours attaché à l'évêque d'Autun, calculant comme lui, écrivant mieux que lui, il a suivi le parti qui paye, et cherche à avilir celui qui ne peut plus le payer.

Voilà je crois, des hommes d'état.

Enfin, nous demanderez vous, françois, où nous voulons vous conduire. L'adresse de Champfort l'apprendra aux sots; mais vous qui doutez, sachez que c'est à la banqueroute que nous vous menons et à la république.

La banqueroute opérée par nous, et bien dirigée dans ses effets opérera l'anéantissement de nos imbécilles adversaires qui en seront écrasés. Au milieu de cette bagarre, le roi disparoîtra; alors une longue minorité offre de longues espérances ... On peut revenir de Londres ... On peut morceler un état ... On peut se par-

618

tager l'empire d'Alexandre . . . On peut au moins s'enfuir au milieu des tumultes et vous laisser dans le sang en emportant vos trésors. Ainsi, renverser le trône, détruire l'autel, et vous détruire par vous-mêmes, voilà où nous tendons, et où vous arriverez.

CET ORACLE EST PLUS SUR QUE CELUI DE CALCHAS.